BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus d'ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 270, boulevard Raspail, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un résumé analytique seront mentionnées dans l'*Année philologique*, éditée à la librairie des Belles-Lettres.

Grammaire et philologie.

Signalerai-je que je viens de publier en deuxième édition mon *Traité de stylistique latine* (Paris, Les Belles-Lettres, 363 pages, 275 francs). Je l'ai mis à jour et développé sur certains points, faisant mon profit en particulier des observations et corrections que m'ont values la première édition. On comprendra qu'il ne m'appartient pas d'en provoquer un compte-rendu dans cette Revue.

Philologica, par A. Ernout (Études et Commentaires, I) : Paris, Klincksieck, 1946, 232 pages.

Que ce titre ne nous trompe pas : ces « Philologica » sont l'œuvre d'un linguiste. L'intérêt du terme choisi, c'est de rappeler que le volume est publié à l'occasion du centenaire de la *Revue de philologie*, au destin de laquelle M. Ernout préside depuis nombre d'années ; et il est aussi de marquer le lien traditionnel entre deux sciences trop souvent dissociées.

L'ouvrage se présente comme un recueil d'articles antérieurement publiés (à l'exception du premier article, qui reproduit la leçon inaugurale de M. Ernout au Collège de France). Il manifeste, comme le dit l'auteur dans sa Préface, « l'unité de méthode qui relie ces recherches en apparence isolées et la doctrine qui s'en dégage. Un même esprit les inspire, et le groupement réalisé doit faire apparaître un certain nombre de vues fondamentales sur l'histoire de la langue latine, comme aussi des principes applicables d'une manière plus générale à l'étude du langage ».

La plupart des études du recueil sont relatives au vocabulaire, et ce sont aussi surtout des vues générales sur le vocabulaire que contient l'article de tête, où M. Ernout esquisse une histoire des causes externes qui ont agi sur le développement de la langue : véritable préface à une étude historique du latin. On ne saurait trop recommander à tous les aspirants latinistes la lecture de cet article, riche en généralités et nourri de faits précis. Toute étude sur un fait de langue, sur un auteur, sur un genre,

sur un style, doit venir s'intégrer dans cette vue d'ensemble et lui emprunter son sens. Avis en particulier aux auteurs d'éditions commentées, dont les notes sont trop souvent fragmentaires, sans rapport avec les vues d'ensemble et les explications historiques.

L'ouvrage traite essentiellement — M. Ernout nous en prévient — des agents externes de l'évolution linguistique, parmi lesquels il va sans dire que l'emprunt tient une grande place : l'emprunt grec est caractérisé dans la leçon inaugurale ; l'emprunt étrusque est étudié, à partir de la morphologie, dans un article considérable. Est-il permis de regretter que, pour parcourir le cycle entier de l'emprunt, M. Ernout n'ait pas cru devoir reproduire quelques pages au moins de son ouvrage ancien sur les éléments dialectaux du vocabulaire latin? Nous aurions eu ainsi un tableau quasi complet des enrichissements dont le latin a bénéficié. Je sais bien que l'étude de l'apport grec n'est elle-même qu'ébauchée ; mais le plan en est méthodiquement tracé, et on notera que M. Ernout appelle de ses vœux, comme je l'ai fait plusieurs fois moi-même, l'ouvrage attendu depuis si longtemps sur cette question primordiale.

Donc, l'auteur laisse volontairement de côté les facteurs de développement internes, qui sont liés à la nature même du langage, relèvent à la fois de la physiologie et de la psychologie, et affectent proprement la grammaire. Ce n'est pas que çà et là ne nous soit offerte une suggestion dans ce sens. Ainsi lorsque, en passant, l'auteur évoque le travail de la langue en quête de l'expression intellectuelle (p. 18-19) : effort imposé à basse époque par la nécessité de traduire la pensée chrétienne, mais qui n'est pas moins sensible dans la période de constitution du latin classique et se traduit pour une bonne part par ce qu'on pourrait appeler « la conquête de l'abstrait ». Il y aurait à faire une série de recherches parallèles à celles de M. Ernout, pour éclairer, à partir du latin prélittéraire, cet enfantement d'une langue culturelle.

Pour nous en tenir au propos de l'auteur, on ne s'étonnera pas, connaissant sa tournure d'esprit, que ses recherches s'inspirent sans cesse du réel, je dirais presque du détail : par exemple, étude des groupes morphologiques ou sémantiques tels que *adolere-abolere* ; « allaiter » et « sevrer » ; *augur-augustus* ; *cerno-cresco* ; *cruor-cruentus* ; *domus*, *fores* et leurs substituts ; *ferae-pecudes* ; *ilico-ilicet*. On sait comment M. Ernout a pris occasion de ces rapprochements de termes ou de notions pour faire apparaître certains accidents — j'allais dire certaines lois, et l'un n'est pas si distant de l'autre qu'il peut paraître — de l'évolution sémantique (on en trouvera d'autres exemples dans un nouvel article de M. Ernout paru dans les *Mélanges Heuten ;* cf. ci-dessous, p. 400). Un des résultats, et non des moindres, de ces enquêtes à objet limité est de rendre à la psychologie d'un côté, à l'histoire de l'autre, la part qui leur revient dans les changements de signification et aussi dans les variations de formes,

déchargeant d'autant la phonétique, qu'on sait impuissante à rendre compte à elle seule de l'histoire des mots.

Cette orientation est peut-être plus apparente encore dans les études que M. Ernout a consacrées à la morphologie : *cano, senex,* lui fournissent l'occasion d'étudier les formations en *-cen, -cinium, -cinor,* et le groupe si important des mots en *-c-* ; deux autres articles sont consacrés aux formations en *-ago, -igo, -ugo,* et aux substantifs en *-tus, -tutis.* Ces diverses enquêtes tendent à établir en particulier le mode de propagation des suffixes : « dégradation du sens originel et extension progressive par voie d'analogie ». Ici encore, comme le fait remarquer M. Ernout et comme je l'ai moi-même déclaré plus d'une fois, une étude d'ensemble serait la bienvenue : qui, plus que M. Ernout, serait qualifié pour nous donner, comme pendant à la morphologie flexionnelle que nous lui devons, un traité de la formation des mots?

Ce recueil contient deux études de syntaxe : l'une sur la confrontation du gérondif latin avec l'infinitif grec, l'autre, à propos de Properce, sur certain emploi du génitif et du datif.

Ainsi se trouve complété le cycle de ces études, qui, on le voit, embrassent ou peu s'en faut tous les aspects de la langue. Mieux qu'un recueil composite, c'est, pour qui saisit les liaisons nécessairement absentes de la rédaction originelle, un ensemble tout prêt d'être réduit en système ; chacun des articles représente l'illustration d'une méthode lentement élaborée en même temps qu'une étape dans le cours d'une riche carrière scientifique ; l'ouvrage contient, sinon les éléments essentiels, du moins les jalons d'une histoire de la langue latine qui, après les quelques approximations tentées ces derniers temps, reste encore à écrire, et ne peut l'être que par un savant en possession, comme l'est M. Ernout, à la fois des connaissances et de la doctrine.

J. Marouzeau.

La syntaxe fait l'objet des deux ouvrages suivants :

Fr. Blatt, *Latinsk Syntaks i hovedtræk* : Copenhague, Gyldendal, 1946, 296 pages.

A. Ronconi, *Il verbo latino. Principi di sintassi storica* : Bologna, Zanichelli, 1946, 178 pages, 250 Lire.

Il est regrettable que l'ouvrage de M. Blatt, conçu pour les besoins de l'enseignement au Danemark et publié par conséquent en danois, doive rester inaccessible aux usagers français.

Il est précédé d'un chapitre-préface destiné à fixer l'usage de la terminologie, et d'un autre chapitre de caractère très général, traitant des principes de la syntaxe, et débordant même sur le domaine de la stylistique.

Cette considération du style reparaît dans la dernière partie de l'ouvrage : les pages 238 à 255 sont consacrées à la structure de la phrase ; les règles énoncées s'inspirent trop des recherches que j'ai instituées moi-même sur l'ordre des mots pour que je puisse honnêtement les apprécier ; elles sont présentées, comme tous les enseignements de cet utile manuel, en formules catégoriques et avec une apparence de simplicité dont la réalité complexe ne s'accommoderait peut-être pas toujours dans le détail, mais c'est là la rançon de la présentation scolaire, dont M. Blatt avait accepté l'obligation.

— Tout autre est l'ouvrage de M. Ronconi. Il n'a garde de reproduire les enseignements de l'école : on verra par exemple avec quelle désinvolture l'auteur jette par-dessus bord telle théorie quasi classique, comme celle de Meillet sur la distinction de l'*infectum* et du *perfectum* (p. 29 et suiv.). Aux doctrines acquises, M. Ronconi substitue volontiers des interprétations personnelles, parfois peut-être un peu hâtivement affirmées, et qu'en tout cas le format de l'ouvrage n'a pas permis d'étayer toujours de démonstrations suffisantes. Un chapitre comme celui de l'aspect contient des vues très diverses, très complexes, et n'emporte pas toujours la conviction. Peut-on même dire qu'il se suffit à lui-même? N'est-il pas étrange par exemple de voir, après l'énumération complaisante des aspects « instantané, complexif, ingressif, égressif, continu, itératif », l'indication des notations morphologiques de l'aspect rejetées au chapitre du temps (p. 31)?

Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'interprétation, beaucoup d'analyse, beaucoup de logique et de psychologie, plus peut-être que n'en comporte le mécanisme de la syntaxe. En revanche, malgré le titre, il y a peu d'histoire à proprement parler. Je sais bien que M. Ronconi remonte volontiers au pré-latin, sinon à l'indo-européen ; je sais bien aussi qu'il ne néglige pas les aboutissants pré-romans et qu'il va chercher ses exemples jusque dans la *Peregrinatio Aetheriae*, mais il n'y a guère à proprement parler dans cet ouvrage le dessin d'une évolution, il n'y a guère pour chaque ordre de faits l'indication d'un développement chronologique ; il y a plus d'explication historique que d'histoire proprement dite. Est-ce donc le sort de tout ouvrage consacré à la syntaxe latine? Il y a longtemps qu'on a dit que, pour le latin, l'histoire de la syntaxe est en dernière analyse une histoire du style. De fait, l'ouvrage est riche en interprétations stylistiques (cf. par exemple le chapitre de la parataxe et de l'hypotaxe, p. 104 et suiv.), et à vrai dire du meilleur aloi, car ce sont de celles que révèle l'examen de la structure intime de la langue.

On pense souvent, en parcourant cet ouvrage, à celui qu'a publié M. Juret sur « le système de la syntaxe ». Il est d'une inspiration sem-

blable ; il mérite de lui être confronté sur plus d'un point, et de lui être adjoint comme un complément utile.

J. Marouzeau.

A. Pariente, *Etimologias latinas* (divers articles publiés dans la Revue *Emerita* de Madrid) :

I. *En torno a « nepos »* : t. XI, 1943, p. 60-122.

II. *Mas sobre « nebrundines »* : Ibid., p. 338-411.

III. « *Aperio, operio* », *y « oportet, opportunus »* : Ibid., p. 411-417.

IV. « *Porro* » *y « cur »*, « *prosperus* » *y « properus »*, « *pauper* » *y « opiparus »* : t. XII, 1944, p. 84-122.

V. « *Peior, pessimus, pessum* » : Ibid., p. 336-350.

On voit par cette simple liste de titres que M. Pariente ne redoute pas de s'attaquer à des problèmes difficiles : il consacre plus de soixante-dix pages à *nebrundines*, avec un luxe extraordinaire de considérations empruntées à l'osco-ombrien, au sanskrit, au grec, pour expliquer le sort de la dentale sonore aspirée indo-européenne, et plus de soixante pages à *nepos*, en faisant intervenir les considérations de forme (confrontation avec *Neptunus* et le grec νέποδες) et de sens (confrontation de *nepotes* avec *liberi* et *filii*, distinction des deux acceptions de « descendant » et de « débauché »). On observera, du reste, qu'en étudiant les couples de mots ou de notions, M. Pariente fait appel parfois au même ordre de considérations que M. Ernout dans certains articles du recueil ci-dessus recensé.

Trop de questions, et de trop complexes, sont posées par cette série d'études pour qu'il soit possible ici d'en entreprendre l'examen, mais les hypothèses de M. Pariente, étayées sur une abondante information, méritaient, en dépit de leur hardiesse, d'être signalées ici à l'attention des étymologistes.

J. Marouzeau.

B. Axelson, *Unpoetische Wörter. Ein Beitrag zur Kenntnis der lateinischen Dichtersprache* : Lund, Gleerup, 1945, 150 pages, 10 couronnes.

M. Axelson, dont l'activité scientifique est multiple (on pourra lire ci-dessous le compte-rendu de ses études critiques sur Florus, Minucius Felix et Arnobe, et il vient de publier dans *Eranos* un article sur *tanquam*, en même temps qu'un travail sur des questions d'authenticité ovidienne), offre à nos méditations un ouvrage qui peut être considéré comme ouvrant la voie d'accès à une *Poétique* latine.

L'entreprise de M. Axelson est à vrai dire de caractère négatif : il ne cherche pas à définir le poétique ; procédant par élimination, il s'attache à déterminer ce qui dans le vocabulaire est non poétique. M. Axelson va

plus loin encore dans la voie de la circonspection : redoutant les pétitions de principe et les justifications anticipées, il se garde de définir le non-poétique ; il se borne à le repérer à l'aide de relevés et de statistiques. C'est le maximum de la prudence. M. Axelson y gagne que nous ne pouvons songer à mettre en doute ses conclusions : elles sont de faits et de constatations.

On pourra le chicaner sur le choix des textes dépouillés ; en particulier, je trouve regrettable qu'il n'ait pas cru devoir utiliser les textes archaïques ; encore que fragmentaires, ils auraient pu fournir des données utiles, peut-être quelquefois aberrantes, du fait qu'ils sont d'une époque où la norme poétique n'était pas encore fixée.

On pourra regretter aussi qu'il n'ait pas eu l'idée de nous présenter, au lieu d'un *Index uerborum* de type ordinaire, qui ne parle pas aux yeux, des tableaux éclairés par des chiffres, qui eussent mis en lumière du premier coup d'œil la qualité du vocabulaire.

D'après ce qui précède, on ne s'attend pas à ce que M. Axelson interprète cette qualité : « Le risque qu'on courrait, dit-il (p. 140), ce serait de tomber dans la vraie spéculation et plus ou moins dans un ingénieux verbiage. Il est déjà si difficile dans notre langue maternelle de préciser les conditions qui font qu'un terme est non poétique ; à plus forte raison quand il s'agit d'une langue morte. »

Ce qui n'empêche que de loin en loin nous le voyons se risquer à une explication ; ainsi quand il invoque le caractère « vide » du pronom de renvoi *is, ea, id*, de certains termes de rapport...

Ce qui n'empêche aussi que çà et là apparaît l'amorce d'une doctrine ; par exemple, quand il remarque très justement avec E. Löfstedt que « le style poétique, pour des raisons très naturelles, se rapproche plutôt de la langue populaire, spontanée et vivante, que de la prose correcte aux allures placides ». Il y aurait seulement à dire quelles sont ces « raisons très naturelles ». Mais ce serait pour l'auteur dépasser le propos qu'il s'est assigné et empiéter sur le domaine de la poétique, qu'il s'est défendu d'aborder.

Il faut bien dire que tout l'ouvrage n'est qu'un travail d'approche qui nous conduit irrésistiblement à l'élaboration de cette Poétique latine tant attendue. Grâces soient rendues à M. Axelson qui, avec autant de saine méthode que de modestie, nous en a préparé l'accès !

J. MAROUZEAU.

G. BONFANTE, *Los elementos populares en la lengua de Horacio* (Dissert. Emerita, I) : Madrid, Casa edit. Hernando, 1937, 146 pages.

Cet ouvrage, qui reprend en le développant l'essentiel d'une commu-

nication faite au Congrès G. Budé de Nîmes en 1935, porte le millésime de 1937, mais il n'a pu être distribué et remis à l'auteur que ces tout derniers temps, à cause des événements qui ont agité l'Espagne et le monde. J'imagine que l'auteur l'aurait présenté un peu différemment s'il avait pu connaître l'ouvrage ci-dessus recensé de M. Axelson. Son but est à peu près le même ; sa méthode est totalement différente. M. Axelson travaille sur les mots que signale leur absence des textes poétiques ; M. Bonfante travaille sur un écrivain et sur les exceptions qu'il fait en faveur de tel mot. Il va de soi que cette seconde méthode, tout en exigeant de l'auteur plus d'ingéniosité et de discernement, est moins objective et moins sûre.

On pourra chicaner M. Bonfante sur le choix des mots examinés. On lui objectera qu'il importe de ne pas confondre les mots vulgaires ou populaires par eux-mêmes, si l'on peut dire, tels que *ambulo*, *uado*, avec ceux qui désignent des *choses* vulgaires. Y a-t-il intérêt à signaler comme vulgaires des mots tels que *caco*, *crepo*, *pedo*, *scabo*, *futuo*, *cauda*, *pugna*, *cunnus*, *mingo*, *meio*, *merda*, *cimex*, *culex*, *pullus*? Même objection pour les mots qui désignent des objets de la vie courante et terre à terre, tels que *catinus*, *crustulum*, *fornix*, des mots de métiers ou termes techniques comme *caupo*, *capsa*, *apotheca*. Il y a là deux choses à distinguer rigoureusement : la représentation suggérée par un mot et sa qualité linguistique.

On pourra faire des objections d'un autre ordre à l'admission de certains mots du type *gaudium*, *blandus*, *delecto*, *taceo*... Sont-ce là vraiment des mots populaires? Les statistiques données par M. Bonfante lui-même ne sont pas convaincantes, et nous n'avons pas le sentiment qu'elles puissent l'être.

Que dire de ce qui concerne des mots tels que *ego*, *ille*? Ce qui est populaire peut-être, c'est la fréquence de *ego*, non son emploi ; pour *ille*, j'ai d'autres scrupules : il apparaît en poésie, chez Virgile par exemple, comme un substitut expressif de *is*, qui, lui, est prosaïque.

Peut-on dire de *aio* que c'est un mot populaire? Je dirais plutôt que, mot obsolète et verbe défectif, il s'est conservé dans certaines formules, dans certains types de phrases qui sont de la conversation ; c'est le tour, et non le mot, me semble-t-il, qui ici est familier.

En somme, M. Bonfante, linguiste averti et fin connaisseur de la langue, a été desservi, je crois, par sa méthode, qui était celle de Fr. Ruckdeschel, dans *Archaismen und Vulgarismen in der Sprache des Horaz*, et de J. Bourciez, dans *Le sermo cotidianus dans les Satires d'Horace*. Il nous apporte une nouvelle contribution, utile, à la connaissance de la langue et de la mentalité horatiennes ; mais cette contribution devrait être intégrée dans une étude générale, systématique, des éléments et

procédés populaires de la langue latine, qui est à prendre, si j'ose dire, par l'autre bout.

J. MAROUZEAU.

G. BONFANTE, *Semantics. Language* : Encyclopedia of Psychology, ed. P. L. Harriman, Philosophical Library, New York, p. 838-870.

On n'aura peut-être pas l'idée d'aller chercher dans une Encyclopédie psychologique cet article de tout premier ordre sur la linguistique. Plus qu'un article, à vrai dire, car, en trente pages de petit texte étonnamment denses, c'est tout un ouvrage que nous présente l'auteur : théorie générale de la sémantique, raisons et mécanisme des changements de signification, rapports entre sens et sons, aspects du langage, rapports avec l'individu et avec la société, lois et tendances générales, théorie de l'aspect, du temps, du genre, rôle de l'abstraction et de la généralisation, rôle de la psychologie, tendances modernes de la linguistique. Le tout fondé sur une connaissance de langues multiples, anciennes et modernes, illustré d'exemples bien choisis, suivi d'une bibliographie soigneusement mise à jour. Exprimerai-je un scrupule? Celui de ne pas trouver dans un article destiné au grand public un plan facile à suivre (on remarquera l'étrangeté du titre même, qui accole deux termes dont l'un englobe l'autre). Sauf cette réserve, je me plais à signaler au public de chez nous ce bel article, qui mérite d'être mis en parallèle avec un autre exposé encyclopédique du même ordre, de M. M. Lejeune, recensé ici même (cf. t. XII, 1934, p. 424, et t. XVI, 1938, p. 408).

J. MAROUZEAU.

Roland G. KENT, *The forms of Latin. A descriptive and historical morphology* : Special publications of the Linguistic Society of America, Baltimore, Maryland, Waverly Press, 1946, in-8°, 160 pages.

Le savant professeur de linguistique indo-européenne de l'Université de Pennsylvanie, M. R. G. Kent, dont le nom a depuis longtemps passé les frontières de son pays et de son continent, nous offre un nouveau travail, qui fait suite à celui consacré par lui, il y a quinze ans, à la phonétique latine (*The sounds of Latin*, 1re éd., 1932 ; 3e éd., 1945) ; il y traite de la formation des mots et des flexions en latin, à l'exception de la formation thématique des noms et des adjectifs, parce que cette partie, nous informe l'auteur, en tenant trop de place, aurait nui à l'économie de l'ensemble et parce qu'un exposé admirable et détaillé, par Manu Leumann, se trouve dans la quatrième édition de la *Lateinische Grammatik* de Stolz-Schmalz, p. 191-254. Le but poursuivi par M. Kent a été de faciliter aux latinistes de langue anglaise une meilleure connais-

sance de l'histoire des déclinaisons et conjugaisons latines, compte tenu du fait que les ouvrages qui existent en anglais sont ou vieillis ou trop sommaires.

La distribution de la matière est parfaite ; la disposition typographique très claire en fait ressortir encore mieux la stricte ordonnance : comme dans le précédent ouvrage dédié aux sons, chaque paragraphe comporte d'abord un texte en plus grands caractères où l'essentiel du sujet est présenté, sans citations ni références ; ensuite, et en caractères plus petits, des notes contenant les renvois, avec des exemples pour tout mot ou toute forme expliquée, ainsi que des observations supplémentaires, mais non indispensables, au texte principal. Le livre est partagé en six grands chapitres, appelés par la division naturelle de la matière : noms, adjectifs, pronoms, numéraux, indéclinables, verbes, le tout précédé d'une succincte bibliographie et suivi de deux index : des sources littéraires et des mots latins.

Dans la préface, M. Kent adresse aux lecteurs l'invitation habituelle : « Users will do to the author a favor by informing him of such misprints and other errors as they may notice ; » j'y réponds en lui soumettant quelques questions de détail.

On trouve, dans l'index, le verbe *porrigere*, qui est, dans le texte (362, 2), expliqué par *por-rigere*, et, tout de suite après, la forme *porrigo*, à laquelle on donne la même explication (353, 4) : s'agit-il, dans le dernier cas, du verbe également ou bien du substantif *porrīgo*, dont l'étymologie est plus qu'incertaine? Et, dans le cas, très probable, où il s'agit du même verbe, n'aurait-il mieux valu classer à l'index les différentes formes d'un même mot sous un chef de file, afin d'éviter toute méprise? D'autre part, n'était-il pas plus juste de citer *porgo*, le composé ancien, à la place de sa forme secondairement refaite, *porrĭgo*?

A trois reprises (351 ; 353, 4 ; 355, 5), *quando* est présenté comme étant composé de *quam-dō ;* je sais bien qu'on n'a pas, pour l'analyser, de meilleure ressource, mais l'explication ne peut pas prétendre à l'évidence, comme c'est le cas pour *donec*. — Pour *coram*, dont la forme rappelle incontestablement *clam* et *palam*, et dont le sens « face à face » fait penser à *os* et *ora*, peut-on vraiment pousser l'explication jusqu'à préciser qu'il est formé de **co-orē* (354, 2)? — Pour *intrare*, dans lequel l'auteur reconnaît *trāns*, participe présent du verbe hypothétique **trō* (354, 1, et 419, 4), n'est-il pas plus normal de dériver *intrare* de *intra* comme *extrare* de *extra*? Le vers d'Afranius que rappelle à ce propos le *Dict. étym.* Ernout-Meillet me semble difficilement négligeable : *simul limen intrabunt, illi extrabunt ilico*. — J'ai également des scrupules pour deux autres cas : *anhelare*, où l'auteur (353, 4), à l'instar de Boisacq, dans son *Dict. étym. de la langue grecque*, voit un préverbe *an-* (gr. ἀνά),

et *polire* (353, 2), qu'il pense pouvoir couper *po-lire*, présentent des étymologies pour le moins discutables : en admettant qu'elles soient sûres (c'est mon sentiment pour *anhelare*), elles ne sont peut-être pas tout à fait à leur place, représentant des « cas uniques », dans un ouvrage qui est principalement didactique.

Menues observations, qui n'enlèvent rien aux belles qualités de l'ouvrage, clair, solide, bien informé.

N. I. Herescu.

Pietro Ferrarino, *L'allitterazione* : Bologna, Azzoguidi, 1939, in-8°, 78 pages.

Y a-t-il utilité à épiloguer indéfiniment, comme le fait M. Ferrarino (cette discussion occupe une bonne partie de son mémoire, p. 14-36), sur la paternité et l'histoire du terme *alliteratio*, qui date de la Renaissance, sur les différents noms donnés au procédé par les anciens, en même temps que sur l'absence d'une théorie antique (p. 14 et 32)?

Encore qu'on puisse s'étonner qu'il se refuse à reconnaître « la moindre allusion directe » à l'allitération (au fait comme au procédé) dans les nombreux témoignages de grammairiens et commentateurs antiques qu'il cite au cours de son exposé, M. Ferrarino s'élève contre les enquêtes fondées sur la rhétorique ; il est partisan de l'étude basée sur la phonétique, « sur la considération auditive, qui traite la langue comme son et musique ». — Soit ; mais comment se fait-il que tout au long de l'ouvrage il ne soit question que de *lettres* et de *syllabes*, et jamais de phonèmes?

De l'allitération, M. Ferrarino nous propose, dès le début, une définition (p. 13) : « ... allitterazione... per via della quale ripetendo insistentemente la prima sillaba di due o più voci, contigue o men vicine, sempre pero particolarmente connesse, e comincianti con la medesima lettera, si ricercano determinati effetti d'arte », en insistant sur le fait que l'allitération est constituée par la répétition de la *syllabe* et non de la seule lettre initiale (p. 60-61) ; que penser dès lors des exemples cités du type : *quantum-qui*, *pote-plurimum-perire*, *dulce-decus*, *dulcis-dominae*, *dulce et decorum*, *dulci distinet a domo*, *uestigia-uitans*, *mentula-magna-minax*, *pedibus-patente-porta-percurrent*, *uiuat-ualeat*, *uocare-uersus*, *Mentula-moechatur*, *peto-pudentem*, *mala-multa*, *di-deaeque*, *Romulei-Remisque*, etc... etc...?

La question de l'allitération a déjà fait l'objet de maintes études (cf. dans cette même année 1939 celles de A. Ronconi et de A. Cordier) ; l'ouvrage de M. Ferrarino mettra-t-il un point final à la série?

N. I. Herescu.

P. J. JENSEN, *Det latinske Perfektsystem. Studier i kategorierne modus og tempus i Ciceros sprog* : Köbenhavn, Munksgaard, 1941, xv & 162 pages.

Lecteur de philologie classique à l'Université de Copenhague et bibliothécaire à la Bibliothèque royale, M. Jensen avait publié dès 1941 ce savant ouvrage dont les circonstances ont retardé jusqu'ici la diffusion. Ouvrage destiné par sa nature à un public international, mais que l'emploi du danois interdira malheureusement à beaucoup de lecteurs ; l'auteur ne peut espérer pallier cet inconvénient par l'addition d'un résumé en anglais, trop succinct pour être réellement utile.

Si l'on en croyait ce résumé, l'essentiel du livre consisterait dans la conclusion « que les formes du parfait indiquent toujours l'accomplissement, en d'autres termes qu'elles ont toujours la signification du parfait ». On se doute bien que ces cent cinquante pages compactes contiennent autre chose que cela.

Elles contiennent essentiellement une théorie du temps et une théorie du mode.

En ce qui concerne le mode, M. Jensen a raison, à mon avis, de renoncer à la vieille philosophie du subjonctif, qui cherchait à définir une « Grundbedeutung » ; l'unité du subjonctif est morphologique, non sémantique ; il n'est pas nécessaire que dans chaque cas particulier on puisse invoquer une valeur dite originelle.

Pour ce qui est de la notion temporelle, M. Jensen distingue avec soin l'emploi en proposition principale de l'emploi en subordonnée, peut-être sans dégager suffisamment les motifs psychologiques de cette distinction. Quoi qu'il en soit, c'est en principale qu'apparaît la valeur propre au parfait, qui est d'exprimer « une action perfective dans le passé en liaison avec un présent imperfectif, l'accent étant mis tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ces deux éléments ». L'analyse des notions d'aspect est extrêmement fine et nuancée ; je ne sais si elle rend suffisamment compte du conflit entre la valeur aoristique et la valeur perfective, qui reste la pierre d'achoppement du système verbal latin. La tâche essentielle reste ici de montrer comment le parfait a peu à peu absorbé les valeurs de l'aoriste.

Les recherches de M. Jensen ont porté essentiellement sur les *Lettres à Atticus* et le *De finibus*. On pourra objecter que le champ d'observation est ainsi trop limité ; l'objection vaudrait s'il s'agissait de faire un relevé d'emplois et d'établir des règles syntaxiques ; mais, comme il s'agit de fonder une théorie, les textes étudiés peuvent, à mon avis, être considérés comme très suffisants pour autoriser des conclusions générales.

Il convient de féliciter M. Jensen de maintenir la tradition des études syntaxiques, que lui a transmise l'enseignement de M. Carsten Hoeg, et qui a de si illustres répondants au Danemark.

Il sera intéressant de confronter les résultats obtenus par M. Jensen avec ceux auxquels doit aboutir la thèse, actuellement en cours de préparation, de M. R. Lucot, sur le *perfectum*.

J. MAROUZEAU.

Erik WISTRAND, *Nach innen oder nach aussen? Zum geographischen Sprachgebrauch der Römer* (Göteborgs Högskolas Årsskrift 52) : Göteborg, 1946, 55 pages.

Titre énigmatique, mais question simple, nettement posée, et immédiatement tirée au clair : l'auteur part d'une comparaison d'Ammien Marcellin (20, 11, 29), qui oppose aux flots se brisant contre les rivages ceux du large : *interiores ;* pour l'observateur qui regarde la mer de la côte, ils sont *exteriores* ou *ulteriores ;* mais l'autre point de vue n'est pas moins possible : d'un point central, situé bien au delà de l'horizon, la mer s'étend vers les côtes, qui se trouvent à sa périphérie ; le large est alors *interior*. Des exemples, soigneusement recueillis, montrent que l'emploi d'Ammien Marcellin n'a rien d'exceptionnel ni de suspect.

De même *extremae aedes* (point de vue de celui qui entre) et *mediae aedes* (point de vue de l'habitant) peuvent désigner la même partie de la maison ; *medius fluctus*, la vague qui se forme au large, et *extremus fluctus*, celle que la mer pousse au dehors contre le rivage. Le vocabulaire maritime des Latins, comme celui des Grecs, est riche en verbes composés du préverbe *ex*, qui s'appliquent aux bateaux, aux navigateurs, aux épaves, et à tout ce qui sort de la mer pour toucher terre : *eici, exponi, euehi, expelli, extrudi, enatare, exire*, etc. Si bien que *exire* se dit du marin qui sort du port et entre dans le domaine de la mer (cf. *intrare maria, Aen.*, 6, 59) : point de vue du terrien ; mais il se dit aussi du marin qui sort de la mer pour rentrer au port (cf. *intrare portum, Aen.*, 3, 219) : point de vue de l'observateur placé au large. De même, un golfe peut être considéré comme un enfoncement de la mer à l'intérieur des terres (verbes à préverbe *in*), mais aussi comme une sortie de la mer (verbes à préverbe *ex*). Tout cela n'est pas neuf pour qui a fréquenté les textes maritimes et géographiques des Latins ; mais le mérite de M. E. Wistrand est d'avoir récolté, avec une conscience louable, une ample moisson d'emplois supposant et opposant le double point de vue. L'embouchure d'un fleuve est à la fois une sortie (*in mare effluit*) et une entrée (*in mare influit*) ; un promontoire est une saillie de la terre (*excurrit, emittitur, expellitur*), qui pénètre dans l'océan (*intrat, init, immittitur*), etc.

En outre, l'auteur est amené, chemin faisant, à préciser les emplois géographiques de *litus*, *portus*, *sinus*, *orbis*. *Litus* peut désigner la plage en pente douce que l'on descend pour mettre l'embarcation à la mer et la bande côtière qui la borde, mais aussi les eaux qui la baignent (je me demande si tel ne serait pas le sens de *litora* dans *Georg.*, 1, 359 : *litora misceri*). *Portus* ne comprend pas seulement les installations portuaires, mais l'eau des bassins (cf. Cic., *Verr.*, 2, 5, 96 ; *Rep.*, 3, 43). *Sinus* = golfe, ne devrait pas être rattaché à *sinus* = angle, coin des géomètres, mais à *sinus* = intérieur, partie profonde (cf. *recessus*, et κόλπος employé à propos du ciel par Pindare, *Ol.*, 13, 124 et suiv. ; l'auteur rappelle à ce sujet la conception du ciel chez les Latins ; je rapprocherais le *recessus ipse ac sinus famae* des Calédoniens dans Tac., *Agr.*, 30, 4, tandis qu'en 23, 2, *sinus* désigne la partie septentrionale de l'Angleterre, qui va se resserrant et forme comme une poche de terre). Vraiment, *sinus* (demi-cercle, sein, pli du vêtement et poche, sac d'un filet et courbure d'une voile, vague gonflée, golfe, etc.) mériterait tout un mémoire. *Orbis* ne désigne pas seulement chez les géographes l'*orbis terrarum*, mais un plus petit territoire formant un tout, avec un centre, des côtés, une périphérie. Ainsi le domaine de la mer.

A cette étude principale, M. E. Wistrand a joint trois dissertations. 1° Il précise les emplois de *litus*, d'après le schéma tracé plus haut. 2° Il explique un passage difficile de Pline (*N. H.*, 2, 65, 164) : pourquoi l'océan ne déborde pas? Les traductions (de Littré dans la Collection Nisard, ou de H. Rackham dans *The Loeb Classical Library*) sont inintelligibles. Tout s'éclaire si l'on entend *extremum mare* (périphérie de la mer) *a primis aquis* (à partir du bord de l'eau) : la ligne menée du centre de la terre aux bords de la mer est plus longue que la ligne menée du centre de la terre au centre de la mer ; ainsi la masse centrale de l'océan tend vers le bas, et l'eau des bords vers le centre de l'océan, au lieu de déborder sur les côtes. 3° Il complète ce qui a été dit de *litus* et d'*orbis* à propos d'un passage de Lucain (5, 617 et suiv.). — Un petit index permet de retrouver les termes techniques étudiés dans cet opuscule très clair et plein de bon sens.

E. De Saint-Denis.

Naum Jasny, *The wheats of classical antiquity*, The Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science : Baltimore, 1944, 176 pages.

La question du blé dans l'antiquité classique avait été l'objet de brillantes études, comme celles de J. et Ch. Cotte (*Étude sur les blés de l'antiquité classique*, Paris, 1912), de A. Schulz (*Die Geschichte der kulti-*

vierten Getreide, Halle, 1913), ou de A. Jardé (*Les céréales dans l'antiquité grecque*, Paris, 1925). L'ouvrage de Naum Jasny touche à la fois à l'histoire économique, à la botanique et à la philologie : il ne permet pas seulement de compléter nos connaissances sur la production et le commerce des blés dans le monde antique (cf. P. W., *Real-Encycl.* : art. *frumentum*, par Rostowzew) ; mais il propose une détermination des espèces citées dans les textes.

Il y a là, fourni par Caton, Varron, Columelle et Pline, pour ne citer que les Latins, un vocabulaire technique abondant et difficile ; les classifications de Columelle (2, 6 et suiv.) et de Pline (*N. H.*, 18, 48 et suiv.) sont confuses et contradictoires. Le premier distingue parmi les *frumenta* (céréales, opposées aux *legumina* et aux *pabula*) : 1° trois espèces de *triticum* (*robus*, *siligo*, *trimestre*) ; 2° quatre espèces d'*ador* (*far*) ; mais il place dans les *legumina* : *milium*, *panicum* et *hordeum*, quitte à reconnaître un peu plus loin (2, 9) la nécessité de ranger le *panicum* et le *milium* parmi les *frumenta ;* quant à *robus* (froment de première qualité), le mot ne se trouve que dans la classification de Columelle. C'est d'après l'époque des semailles que Pline classe d'abord les *frumenta* (qu'il oppose aux *legumina*) : 1° *frumenta hiberna* (*triticum*, *far*, *hordeum*) ; 2° *aestiua* (*milium*, *panicum*, *sesama*, *horminum*, *irio*) ; mais il ajoute que cette distinction ne vaut pas pour la Grèce et l'Asie ; et, parlant des *frumenta* qui se sèment au printemps, il cite : *milium*, *panicum*, mais aussi des *legumina*, comme *lens* et *cicer* (18, 50) ! Il classe ensuite les *frumenta* d'après les caractéristiques de leurs tiges ou de leurs graines (forme, couleur, existence ou absence de barbes). Arrivant au genre *triticum*, il distingue les espèces d'après leur aire géographique, puis il ajoute le *trimestre* (qui germe, pousse et se récolte en trois mois), et le *bimestre* (— en deux mois). Vient une nouvelle classification des *frumenta*, en *far*, *siligo*, *triticum*, sans compter *arinca* (en Gaule et en Italie), *zea*, *oryza*, *tiphe* (en Égypte, Syrie, Cilicie, Asie, Grèce). Il déclare (18, 93) que *far* est *sine arista* (sans barbes), mais ailleurs (18, 98) il parle de l'enlèvement des barbes du *triticum*. Veut-on identifier le *siligo*? Pour Columelle (2, 6 et 9), c'est un *triticum* dégénéré ; pour Pline (18, 85), c'est un *triticum* de première qualité.

Les classifications des anciens sont empiriques et misérables ; évidemment, ils n'ont pas aperçu qu'on distinguerait un jour les familles de blés d'après le nombre des chromosomes (éléments contenus dans la cellule et agissant dans la fécondation) ! Les critères des anciens sont tirés de l'aspect extérieur, de la forme et de la couleur des grains, de leur richesse en farine, de l'époque des semailles, de l'adaptation aux climats et aux terrains. Pour y voir clair, il faut être, comme Naum Jasny, spécialiste de botanique et d'agriculture, connaître des publications tech-

niques (en particulier, russes) ; il faut essayer de comprendre les classifications des anciens, leurs critères et leurs erreurs ; penser que la même espèce a pu recevoir des noms différents d'un pays à l'autre (Pline le disait lui-même ; cf. *N. H.*, 18, 81) ; qu'un nom générique a pu se spécialiser et, inversement, un nom spécifique prendre une extension plus grande (au III^e^ siècle, *frumentum* a remplacé *triticum* pour désigner le blé-froment) ; que l'histoire des vocables et des choses doit intervenir (cf. Plin., *N. H.*, 18, 81 : *far quod adoreum ueteres appellauere*). Naum Jasny a tenu compte de tout cela ; il aurait dû, peut-être, faire entrer en ligne de compte les données de l'étymologie, même lorsqu'elle fournit peu, par exemple pour des dérivés comme *siligo* et *similago* (cf. les remarques récentes de M. A. Ernout sur les noms en *-ago*, *-igo*, *-ugo*, dans *Rev. Phil.*, 1941, p. 81 et suiv.).

En français, *froment* et *blé* sont employés indistinctement par la plupart des paysans et des citadins ; mais les paysans bretons désignent par *blé* le seigle, ainsi opposé au *froment* (cf. P. d'Hérouville, *La poésie des céréales dans les Géorgiques*, *Rev. Phil.*, 1941, p. 35) ; et ceux du Cotentin désignent par *blé* l'orge, et par *froment* le blé, qui donne le pain. Beaucoup plus abondante et imprécise est, pour le blé seul, la terminologie latine. Les discriminations de Naum Jasny sont habiles (il a exploité, entre autres indications, celles qui concernent l'utilisation des espèces de blés dans l'alimentation antique). Voici quelques résultats.

Triticum. A) sens le plus large : toute espèce de blé à grain nu ou vêtu ; B) sens large : blé à grain nu ; C) sens restreint : variétés de blé nu à grain dur ; D) sens le plus restreint : parmi ces variétés, les moins dures.

Siligo. A) sens large : blé d'hiver ou de printemps (celui-ci pouvant être le *trimestre* ou le *bimestre*) ; B) sens étroit : variété de blé d'hiver. Par exemple, on a méconnu l'extension de *siligo*, en traduisant par : blé d'hiver, blé blanc, ou blé d'hiver blanc, puisque Columelle (2, 9, 8) parle de *siligo* semé au printemps, et que Pline (18, 86) parle de pain excellent fait avec un mélange de *siligo* blanc de Pise et de *siligo* rouge de Campanie.

Far. A) sens le plus large : grain quelconque (par exemple pluriel *farra*, dans Virg., *Georg.*, 1, 73, 101, 185 ; au contraire, voir P. d'Hérouville, *art. cité*, p. 35) ; B) sens restreint : épeautre (i. e. sorte de blé à grain vêtu, plus rustique que le froment).

Deux planches, représentant les épis et les grains des principales familles de blés, permettent de suivre l'argumentation de l'auteur, qui se meut avec aisance parmi les classifications anciennes et modernes. Mais un tableau récapitulatif des emplois ferait l'affaire du latiniste ; pour beaucoup — Naum Jasny l'avoue lui-même — une traduction précise reste impossible.

E. DE SAINT-DENIS.